



**HAL**  
open science

# L'histoire de Mahomet par Pierre Boaistuau : sources et formes d'une digression sur l'islam.

Tristan Vigliano

## ► To cite this version:

Tristan Vigliano. L'histoire de Mahomet par Pierre Boaistuau : sources et formes d'une digression sur l'islam.. Bruno Méniel et Nathalie Grande. Pierre Boaistuau ou le génie des formes, Classiques Garnier, 2021, 10.15122/isbn.978-2-406-10924-2.p.0065 . halshs-03500156

**HAL Id: halshs-03500156**

**<https://shs.hal.science/halshs-03500156v1>**

Submitted on 21 Dec 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## L'histoire de Mahomet par Pierre Boaistuau : sources et formes d'une digression sur l'islam.

[Pour citer cet article, on se reportera au volume *Pierre Boaistuau ou le génie des formes*, éd. par Bruno Méniel et Nathalie Grande, Paris, Classiques Garnier, 2021, p. 65-91.]

L'enquête que l'on présente ici procède d'une hypothèse qu'on aimerait dire de bon sens, bien qu'elle ne se soit que partiellement vérifiée. Malgré les relations commerciales, diplomatiques et militaires de plus en plus étroites qui unissent le royaume de France à l'Empire ottoman, malgré des récits de voyage de plus en plus nombreux vers l'Orient, une certaine étrangeté continue sans doute de s'attacher à l'islam dans la représentation que peut s'en faire Boaistuau, vers le milieu du XVI<sup>e</sup> siècle. L'amateur de curiosités en lui, l'insatiable collectionneur d'histoires, mais aussi l'inventeur fécond de genres nouveaux pourrait se saisir de cette étrangeté comme d'une *terra fabulosa* dont il révélerait les puissantes virtualités littéraires.

De cette hypothèse initiale découlent plusieurs questions. Quelles formes l'intérêt pour l'islam prend-il chez l'écrivain ? Détermine-t-il dans son œuvre des modes d'écriture particuliers ? Comment ses développements sur le sujet sont-ils eux-mêmes déterminés par son information, c'est-à-dire par ses lectures et par ses sources ? Quels liens peut-on établir entre la forme que prend chez lui le discours sur l'islam et l'image générale que la Renaissance se fait de cette religion ?

Pour répondre à ces questions, on a tenté un relevé aussi exhaustif que possible des lieux où le thème apparaissait, dans l'œuvre de Boaistuau. Mais il est rapidement apparu que le morceau de loin le plus long et le plus intéressant se trouvait dans l'*Histoire de Chelidonus Tigurinus*, et plus précisément, dans une digression du septième chapitre. C'est pourquoi une attention toute particulière sera portée à cette digression. Après en avoir résumé le contenu et présenté les sources, dans ce qui pourrait constituer l'ébauche d'un appareil critique, on comparera les lectures prétendues de l'auteur sur l'islam et ses lectures réelles, puis on tentera de comprendre la place problématique qu'occupent les pages concernées dans l'architecture générale de l'ouvrage.

Le chercheur qui part en quête d'*islamica* chez Boaistuau se dit d'abord que la récolte est mince. Rien dans le *Bref discours de l'excellence et dignité de l'homme*. Dans le *Théâtre du monde*, rien non plus, pas plus que dans l'*Histoire des persécutions de l'Eglise chrestienne et catholique*.

Dans les *Histoires prodigieuses*, pas grand-chose. Une miniature qui représente peut-être Soliman le Magnifique, mais dont l'identification reste conjecturale<sup>1</sup> ; deux autres qui donnent à voir des personnages vêtus à l'orientale<sup>2</sup>. Quelques lignes sur des démons apparus sous forme de chèvres, dans les mines de Siderocapsa en Macédoine, alors sous la domination du Grand Turc<sup>3</sup> : mais ces lignes reprises aux *Observations* de Pierre Belon n'établissent pas de rapport explicite entre de telles apparitions et la religion du sultan. Un petit développement sur la consommation du pavot « en Perse, Judée et toute la Turquie », toujours d'après

---

<sup>1</sup> Pierre Boaistuau, *Histoires prodigieuses*, (édition de 1561), éd. par Stephen Bamforth et Jean Céard, Genève, Droz, 2010, xv, p. 454 et n.

<sup>2</sup> *Ibid.*, I, p. 357 (les deux prêtres de Satan) et VIII, p. 417 (l'homme qui se lave les mains de plomb fondu). Merci à Marianne Closson pour nous avoir signalé ces miniatures. Elle les commente dans sa propre étude, et c'est pourquoi l'on ne s'y attarde pas ici.

<sup>3</sup> *Ibid.*, XXVI, p. 615. Cf. Pierre Belon, *Observations de plusieurs singularitez et choses memorables*, I, LIII, éd. crit. par Alexandra Merle, Paris, Chandeigne, 2001, p. 172 (d'après Jean Céard, n. 506).

Belon<sup>4</sup> : mais le contexte religieux n'est pas davantage mis en avant. Un peu plus intéressante dans notre perspective, la mention d'un prodige déjà relevé par Conrad Lycosthenes, et qui aurait accompagné la naissance du prophète de l'islam :

L'an 597. qui estoit l'année de la nativité de ce faux imposteur Mahomet, feut veue en Constantinople une Comete chevelue, si hideuse et espoventable, qu'on pensoit que la fin du monde s'approchast<sup>5</sup>.

Enfin, quelques considérations empruntées à Conrad Gesner sur un oiseau appelé *Lufftvogel* en allemand, qui aurait contribué à l'islamisation de l'archipel indonésien des Moluques :

Les Roys de Marmin aux isles des Moluques n'agueres ont esté persuadez de croire les ames estre immortelles, par la consideration de cest oiseau, n'estant émeuz d'autre argument, sinon qu'ilz observoyent un petit oyseau de beauté extreme, qui n'atouchoit jamais à la terre : mais quelquefois tomboit mort du hault du ciel en bas. Et comme les Mahometistes trafiquoyent avec eux, ilz leur eussent montré cest oyseau, leur persuaderent qu'il venoit de paradis, et que paradis estoit un lieu de delices, et le repos des ames defunctes. Par tant ce peuple grossier et barbare, adjoustant foy à ce que les Turcs leur avoient dict, ilz commencerent à s'enquister bien curieusement de leur loy, et en fin se rendent Mahometistes, et suyvent pour le jourd'huy la loy de Mahomet, et pour ce ilz nomment cest oyseau Manucodiata, c'est adire oyseau de Dieu<sup>6</sup>.

Gesner emprunte lui-même au récit du voyage de Maximilianus Transylvanus dans les îles Moluques, lors de la première circumnavigation, conduite par Magellan. Ce récit est imprimé sous le titre *De Moluccis insulis*<sup>7</sup>. Les éditeurs ou traducteurs modernes n'ont pu identifier les rois de Marmin, mais des versions manuscrites sont restées et Gilbert Tournoy a récemment montré que, dans tous ces manuscrits, on lisait « *reges illarum* [entendre : *insularum*] » et non « *reges Marmin* »<sup>8</sup>. Boaistuau, qui suit de près sa source, ne cherche évidemment pas à savoir de quel royaume il est ici question. Il sait d'ailleurs que la mention de ce lieu à la fois exotique et mystérieux ne peut que titiller l'imagination de ses lecteurs.

Dans ses *Histoires tragiques*, traduites de Matteo Bandello, l'islam semble de prime abord occuper une place plus importante. La deuxième histoire est en effet consacrée aux amours du sultan Mehmet II, le vainqueur de Constantinople, et de sa jeune captive grecque Hyrénée. On rappellera brièvement la trame narrative : alors que ces amours détournent le prince de ses devoirs et que commencent à s'élever des murmures réprobateurs, l'un de ses intimes nommé Mustapha l'admoneste avec franchise ; convaincu par cette admonestation, Mehmet convoque la cour, fait admirer par tous la beauté d'Hyrénée, puis la décapite de sa propre main, voulant montrer par là qu'il est capable de commander à ses attachements et à ses sens<sup>9</sup>. Or, comme les autres, cette histoire intéresse notamment le critique par les adaptations apportées au texte de Bandello<sup>10</sup>. Et le fait remarquable est que Boaistuau supprime une partie du cadre historique qui, chez le novelliste italien, accompagnait la narration. On lit ainsi, au début de la *novella* ici traduite en français :

Mahomet, fils de l'Ottoman Amurat, sultan des Turcs, fut celui qui, à la grande honte de tous les princes chrétiens qui vivaient alors, et pour leur infamie éternelle, s'empara de Constantinople en l'an de grâce

<sup>4</sup> *Ibid.*, xxiii, p. 547-548. Cf. Belon, *Observations...*, III, xvi, éd. citée, p. 470-471 (d'après Jean Céard, n. 415).

<sup>5</sup> *Ibid.*, xix, p. 502-503. Cf. Conrad Lycosthenes, *Prodigiorum ac ostentorum chronicon*, Bâle, Heinrich Petri, [1557], p. 315 (d'après Jean Céard, n. 331).

<sup>6</sup> *Ibid.*, xxxiv, p. 695-696. Cf. Conrad Gesner, *Historia animalium, Lib. III. qui est de avium natura*, Zurich, apud Christophorum Froscoverum, 1555, p. 612 (d'après Jean Céard, n. 605).

<sup>7</sup> Maximilianus Transylvanus, *De Moluccis insulis, itemque aliis pluribus mirandis, quae novissima Castellorum navigatio Sereniss. Imperatoris Caroli .V. auspicio suscepta, nuper invenit*, Cologne, Cervicornus, 1523, f. [B VI v°].

<sup>8</sup> G. Tournoy, « Il primo viaggio intorno al mondo di Magellano nella relazione di Massimiliano Transilvano », *Camæna hungarica*, n° 2 (2005), p. 85.

<sup>9</sup> P. Boaistuau, *Histoires tragiques*, éd. par Richard A. Carr, Paris, Champion, 1977, p. 49-60.

<sup>10</sup> Matteo Bandello, *Novelle*, I, x, éd. et trad. par Adelin Charles Fiorato *et al.*, Paris, Les Belles Lettres, 2008, t. 1, p. 132-139.

1453 et détruisit l'empire grec, onze cent quatre-vingt-onze ans après que Constantin, fils d'Hélène, eut transporté de Rome en Constantinople le siège de l'Empire. On peut remarquer à ce propos que l'empire grec ayant commencé sous Constantin, fils d'Hélène, prit fin sous le règne de Constantin Paléologue, aussi fils d'une Hélène, lequel, voyant les Turcs entrés dans la ville et jugeant ne pouvoir s'y rétablir, se dépouilla des vêtements qu'il portait au-dessus de ses armes et qui l'auraient fait reconnaître pour l'empereur, se jeta courageusement au milieu des Turcs, combattit en brave et vaillant soldat, et en massacra un grand nombre. À la fin, entouré d'ennemis, sans avoir un instant tourné le dos, il tomba à terre mort, pour avoir perdu tout son sang par les nombreuses blessures qu'il avait reçues. Quand il eut remporté cette grande victoire, Mahomet, qui de sa nature était très cruel, fit tuer Khalil Pacha, que son père lui avait donné pour gouverneur, parce que cet homme avait, à la prise de Constantinople, empêché beaucoup de cruautés : le malheureux fut mis à mort au milieu des tourments les plus variés et les plus barbares<sup>11</sup>.

Chez Boaistuau, ce développement est considérablement condensé :

Celui duquel je veux décrire l'histoire est Mahomet, non le faux prophète, mais le bisayeul de Soliman Ottoman, Empereur des Turcs, qui regna de ce temps. C'est lui qui, avec le vitupère et éternelle infamie de tous les princes chrétiens de son temps, prit Constantinople et ravit l'empire d'Orient des mains de Constantin, Empereur chrétien, l'an de grâce mil quatre cents cinquante et trois<sup>12</sup>.

La digression sur les origines et la fin de l'empire byzantin a presque disparu, et avec elle, la mention de plusieurs dates ou personnages annexes, qui servent surtout à faire ressortir l'érudition du novelliste italien et son hostilité aux Turcs. Peut-être cette hostilité n'a-t-elle pas semblé de bon aloi à Boaistuau, alors que la France et l'Empire ottoman sont alliés contre le Saint Empire Romain Germanique. Son récit s'en trouve en tout cas resserré, et la tension dramatique renforcée en conséquence. L'effet est identique quand il supprime la conclusion de Bandello :

Vous pouvez donc constater que Mahomet n'était capable ni d'amour ni de pitié ; car, s'il ne voulait plus s'amuser de la Grecque, quel besoin avait le barbare cruel de l'égorger ? Mais telles sont les mœurs turques. Et qui voudrait raconter en détail les actions cruelles de ce Mahomet, aurait trop à faire car elles sont innombrables<sup>13</sup>.

Il évite ainsi l'écueil de la leçon, selon son habitude dans les *Histoires tragiques*<sup>14</sup>, probablement parce que le sommaire comporte déjà une leçon, bien que celle-ci soit morale, et non ethnologique ou religieuse : « Quand le malheureux vice de l'impudique amour prend une fois racine, il ne cesse de ramper par toutes les plus saines parties du corps humain<sup>15</sup> ». Boaistuau évite aussi une redite, d'autant moins utile que son récit suffit à faire ressortir la cruauté du sultan, surtout par comparaison avec l'amendement beaucoup plus pacifique du roi Édouard dans l'histoire précédente, et que la fin de sa narration témoigne d'un providentialisme latent, sonnante en soi comme une condamnation :

[Mahomet] assiegea Belgrade, où la fortune lui fut tant contraire qu'il fut mis en route et perdit la mémorable bataille contre les chrétiens sous la conduite de Jean Huniade surnommé le Blanc, lequel fut père du glorieux Roy Mathias Corvin<sup>16</sup>.

On ne peut dire, à la lecture de ces dernières lignes, que le propos soit complètement déturqué. Mais le sommaire indique que la portée de cette histoire est tout à fait universelle : « un cruel amant vaincu d'ambition », résume Boaistuau, « meurtrier de ses

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 132-133 (trad. anonyme, Paris, Liseux, 1879, reprise dans l'édition des Belles Lettres).

<sup>12</sup> P. Boaistuau, *Histoires tragiques*, *op. cit.*, p. 49.

<sup>13</sup> M. Bandello, *Novelle*, *op. cit.*, I, x, p. 139.

<sup>14</sup> R. A. Carr, introd. à P. Boaistuau, *Histoires tragiques*, *op. cit.*, p. LXVI.

<sup>15</sup> P. Boaistuau, *Histoires tragiques*, *op. cit.*, p. 47. Sur la dimension morale de ce sommaire, voir Nicolas Crémona, « Les princes au miroir. Les deux premières "histoires tragiques" de Boaistuau », *Cahiers de recherches médiévales et humanistes*, n° 19 (2010), p. 301-302.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 60.

propres mains sa miserable et infortunée amante<sup>17</sup> ». De fait, aucune valeur négative n'est expressément attachée à l'Ottoman en soi, même si le stéréotype de sa cruauté n'est pas entièrement congédié<sup>18</sup>. À plus forte raison n'est-il pas ici question de l'islam en tant que religion : seule la mention du « faux prophète » Mahomet s'y rapporte, qui ne figurait certes pas chez Bandello, mais est parfaitement topique. Le sens même des remaniements opérés par Boaistuau est que l'on ne lise pas l'histoire II comme relevant des *Turcica*<sup>19</sup>.

Pour trouver sous sa plume un développement substantiel qui ait trait à l'islam, il faut ouvrir l'*Histoire de Chelidonius Tigurinus, sur l'institution des Princes Chrestiens et origine des Royaumes*.

Ce texte qui se présente comme une histoire est, en réalité, assez hybride. Quoique regorgeant d'*exempla* historiques, il n'est pas ordonné par la chronologie, mais procède en chapitres qui sont autant de rubriques : images de la royauté dans la nature (chap. I), ancienneté de cette institution (chap. II), dignité de la fonction royale (chap. III), nécessité que le prince se maîtrise lui-même (chap. IV), qu'il soit exemplaire (chap. V), savant (chap. VI), pieux (chap. VII), modeste (chap. VIII), clément (chap. IX), qu'il se distingue du tyran (chap. X), qu'il évite la guerre (chap. XI) et contienne ses appétits sexuels en se mariant (chap. XII).

À cette première hybridité s'en superpose une deuxième : le texte est réputé avoir été écrit par le dénommé Chelidonius Tigurinus, auteur manifestement fictif<sup>20</sup>, et Pierre Boaistuau se serait contenté de le traduire... sauf à certains endroits particuliers. Lorsque l'ouvrage paraît en 1556, chez le libraire parisien Vincent Sertenas, les chapitres XI et XII sont en effet présentés de la façon suivante sur la page de titre : « Avec un traité de paix et de guerre, et un autre de l'excellence et dignité de mariage ». Une « épître au Lecteur » nous avertit que ces deux traités ont été composés par le supposé « translateur », de même qu'un « prologue » sur les flatteurs : les ajouts en question viendraient combler les omissions regrettables de Chelidonius Tigurinus, auquel Boaistuau décerne cependant de beaux lauriers par ailleurs, de façon particulièrement plaisante lorsque l'on sait qu'ils lui sont donc adressés à lui-même<sup>21</sup> !

La page de titre signale encore un dernier ajout : « Ensemble une autre hystoire de la faulse religion de Mahomet, et par quel moyen il a seduyt tant de peuple ». Cet ajout serait, de nouveau, « de l'invention du translateur<sup>22</sup> », mais il se trouve inséré à l'intérieur du chapitre VII, comme en témoigne le sommaire dudit chapitre :

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>18</sup> Sur ce stéréotype, voir N. Crémona, « Les princes au miroir », art. cité, p. 303 et p. 305. Mais les qualités de Mustapha (*ibid.*, p. 308) n'apportent-elles pas une nuance ?

<sup>19</sup> On est ainsi conduit à nuancer la thèse défendue par Nicolas Crémona dans son article (« Les princes au miroir », art. cité, en particulier p. 306-309). Toujours sur l'histoire II, voir Oumelbanine Zhiri, « Turcs et Mores : monarques musulmans dans les *Histoires tragiques* de Boaistuau et Belleforest », p. 34-35.

<sup>20</sup> L'hypothèse anciennement soulevée par Michel Simonin, selon laquelle le *Chelidonius Tigurinus* serait bien une traduction (*L'Encre et la lumière. Quarante-sept articles (1976-2000)*, Genève, Droz, 2004, « Notes sur Pierre Boaistuau », p. 7, n. 29), ne semble plus avoir les faveurs de la critique. De fait, l'un des arguments avancés, au moins, ne tient pas : si les traités sur la paix et le mariage, ainsi que l'histoire de Mahomet, sont les productions « qui, seules, se verront largement augmentées dans l'édition de 1559 », n'est-ce pas précisément que Boaistuau a voulu maintenir la fiction d'une traduction ? Un texte traduit est peu susceptible de larges ajouts. Michel Simonin semble revenir plus tard sur sa position, quand il écrit dans le *Dictionnaire des lettres françaises. Le XVI<sup>e</sup> siècle* (Paris, La Pochothèque, 2001, article « Boaistuau », p. 156), que cette œuvre est « supposée traduite du latin, en vérité habile rhapsodie des autorités du genre [de l'institution du prince] les plus diverses, voire opposées (Érasme et Clichtove, par exemple) ». Sur cette question, voir surtout l'article de Thibault Catel, dans le présent volume.

<sup>21</sup> P. Boaistuau, *Histoire de Chelidonius Tigurinus, sur l'institution des Princes Chrestiens et origine des Royaumes. Traduyt de latin en François par Pierre Bouaistuau, natif de Bretagne des parties de Nantes, Avec un traité de paix et de guerre, et un autre de l'excellence et dignité de mariage. Ensemble une autre hystoire de la faulse religion de Mahomet, et par quel moyen il a seduyt tant de peuple, lesquelz sont de l'invention du translateur*, Paris, Sertenas, 1556 [éd. ci-après désignée comme « *Chelidonius* 1556 »], « Epistre au Lecteur », f. [a vi] v<sup>o</sup> – [a vii] v<sup>o</sup> (sur les prétendus ajouts du supposé « translateur ») et épître dédicatoire à François de Clèves, duc de Nivernois, f. a iii v<sup>o</sup> (pour l'éloge décerné à lui-même).

<sup>22</sup> *Ibid.*, page de titre.

Les princes sur toutes choses doivent avoir l'estat de la religion Chrestienne pour recommandé, et se monstrent zelateurs d'icelle, et doivent estre curieux de severement chastier les blafemes [*sic*], et de purger leurs Royaumes d'eresies avec plusieurs exemples de leurs sectes, ensemble de la faulce doctrine de Mahomet, et de sa vie et mort, et par quel moyen il suborna tant de peuples. Et comme plusieurs Empereurs apres avoir persecuté les fidelles de l'Eglise de Dieu, n'ont peu eschaper la juste vengeance de son ire, mais sont mors à la fin honteusement<sup>23</sup>.

Cette histoire de Mahomet et de sa religion, qui nous intéresse tout particulièrement, n'est donc pas seulement un greffon du traducteur, mais un greffon intégré au corps même du *Chelidonium*. Le volume, par conséquent, est triplement hybride : il mêle histoire et institution du prince, parties supposément traduites et parties supposément composées, et, parmi ces dernières, parties présentées en des lieux distincts et parties insérées dans la prétendue traduction.

En 1559 paraît une nouvelle édition du *Chelidonium*, sous le prétexte visiblement fallacieux que la précédente serait parue sans l'aveu de l'auteur<sup>24</sup>. Le dédicataire change : en 1556, il s'agissait de « François de Clèves, duc de Nivernois<sup>25</sup> » ; le volume est désormais offert à « Monsieur de S[ainct] Sidroine, M. Nicolas Breton, Secrétaire de Monseigneur l'Illustrissime Cardinal de Lorraine<sup>26</sup> ». La page de titre change elle aussi, puisqu'il n'y est plus fait mention des traités sur la paix et le mariage, ni de l'histoire de Mahomet<sup>27</sup>. Dans l'avertissement au lecteur, qui se substitue à l'épître au lecteur de 1556, les traités sur la paix et le mariage sont mentionnés, mais non le prologue sur les flatteurs ni l'histoire de Mahomet. Pourtant, comme le notait déjà Michel Simonin dans son article fondateur sur Boaistuau, certaines importantes différences avec la première édition résident bien dans les ajouts apportés à celle-ci<sup>28</sup>.

Pour s'en rendre compte, il faut savoir ce que le texte en question contient dans l'édition Sertenas de 1559. Dans les pages qui suivent, nous en proposons une esquisse d'apparat critique. Cette esquisse prend la forme d'un plan, dans lequel sont successivement indiqués le contenu de chaque partie, les termes qui la délimitent, la ou les source(s) utilisée(s) par Boaistuau. On ne fait pas mention des transitions, peu intéressantes en elles-mêmes. On décrit en revanche l'introduction, bien qu'elle n'emprunte à aucun auteur, parce qu'elle nous semble riche d'enseignements :

### **(1) Introduction et présentation des sources supposément utilisées, f. 56 r° – 57 r°.**

**(1.1)** Annonce de l'exposé sur Mahomet et sa religion || « ce faux prophete Mahomet » → « ont escrit sa vie » (f. 56 r°). **(1.2)** Sources utilisées pour cet exposé || « Et par ce qu'aucuns » → « son voyage » (f. 56 r° – 56 v°). **(1.3)** Intentions de l'auteur || « Le tesmoignage desquelz » → « ce faux prophete Mahomet » (f. 56 v° – 57 r°).

### **(2) Origines et jeune âge de Mahomet, f. 57 r° – 58 r°.**

<sup>23</sup> *Ibid.*, f. 86 v° (dans l'éd. 1559, qu'on présentera dans un instant, f. 52 v°, sans modification notable).

<sup>24</sup> « Lecteur, je croy que tu n'ignores point les justes plainctes que j'ay faictes par cy devant en mes autres œuvres de l'edition qui fut faicte (sans mon sceu) de l'histoire de Chelidonium, mais ores que je l'ay enrichie de plus vives couleurs, et aornée de ses derniers traitz, je l'advoue pour mienne » (P. Boaistuau, *L'Histoire de Chelidonium Tigurinus sur l'institution des Princes Chrestiens, et origine des Royaumes, traduite de Latin en François, Par Pierre Boaistuau, surnommé Launay, natif de Bretagne*, Paris, Sertenas, 1559 [éd. ci-après désignée comme « *Chelidonium 1559* »], « Avertissement au Lecteur », f. [a viii] r°).

<sup>25</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium 1556*, f. a ii r°.

<sup>26</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium 1559*, page de titre. Sur ce personnage, voir Michel Simonin, *L'Encre et la lumière*, op. cit., p. 10, n. 57.

<sup>27</sup> À noter en outre qu'en 1560, Boaistuau remet à la reine Élisabeth d'Angleterre un exemplaire de cette deuxième édition dans lequel le titre est modifié en *Institution du Royaume chrestien*. De nouvelles pièces liminaires sont composées pour l'occasion (voir S. Bamforth, introd. à P. Boaistuau, *Histoires prodigieuses*, op. cit., p. 36-37).

<sup>28</sup> M. Simonin, *ibid.*, p. 7, n. 29.

(2.1) Mahomet, têt orphelin de ses parents Abdola et Imina [« Ineua » dans l'éd. 1559, coquille] || « Les Turcs ont un livre » → « pour toute la Republique Chrestienne » (f. 57 r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>) || Belon, *Observations de plusieurs singularitez et choses memorables*, III, I ([Paris, Cavellat, 1553], éd. par Alexandra Merle, Paris, Chandeigne, 2001, p. 442). (2.2) Extraction de Mahomet et religion de ses parents. Sa vivacité d'esprit || « Aucuns disent » → « vieil et nouveau testament » (f. 57 v<sup>o</sup>) || Messie, *Diverses leçons*, trad. par Claude Gruget, I, XII (Paris, Groulleau, 1554, f. 30 v<sup>o</sup>). (2.3) Premier mariage de Mahomet. Son abstinence excessive || « Estant aagé » → « merueilleusement troublé » (f. 57 v<sup>o</sup> – 58 r<sup>o</sup>). || Belon, *op. cit.*, III, I (p. 442-443).

### (3) Comment Mahomet devient prophète, f. 58 r<sup>o</sup> – 62 r<sup>o</sup>.

(3.1) Gabriel ouvre la poitrine du prophète et lui nettoie le cœur || « Les Turcs escrivent » → « commencement de Mahomet » (f. 58 r<sup>o</sup>) || Belon, *op. cit.*, III, I (p. 442). (3.2) Gabriel lui annonce qu'il sera prophète de Dieu || « Puis il adjouste » → « de dieu » (f. 58 r<sup>o</sup> – 58 v<sup>o</sup>) || Belon, *op. cit.*, III, I (p. 443). (3.2) Mahomet entièrement pardonné de ses péchés || « Encore escrit il » → « presens et advenir<sup>29</sup> » (f. 58 v<sup>o</sup>) || Ps.-Jean de Galles, *De origine et progressu et fine Machometi, et quadruplici reprobatione ejus* (joint à Wolfgang Drechsler, *De Saracenis et Turcis Chronicon*), Strasbourg, Jakob Frölich, 1550, p. 48. (3.3) L'ascension nocturne du prophète aux cieus (Boaistuau ne connaît pas le terme arabe de *miraj*) || « Et non content des choses » → « seroient siennes » (f. 58 v<sup>o</sup> – 60 r<sup>o</sup>) || Belon, *op. cit.*, III, VII (p. 452-454). Boaistuau résume en quelques lignes la fin du récit, « à cause de briefveté » (f. 60 r<sup>o</sup>). (3.4) Supercheries de Mahomet, qui place le Coran entre les cornes d'un taureau et cache des cruches de lait pour accréditer son message || « Aucuns ont escrit » → « grandement le peuple » (f. 60 v<sup>o</sup> – 61 r<sup>o</sup>) || Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, vol. 4, XXIV, XLX (dans Bibliander, *Machumetis... vitæ, doctrina, ac ipse Alcoran*, Bâle, Oporin, 1550, t. 2, col. 3, ou dans la trad. française par Jean du Vignay, *Miroir hystorial*, Paris, Couteau, 1531, f. 47 v<sup>o</sup>), plutôt que Münster, *Cosmographie universelle*, IV (Bâle, Heinrich Petri, 1552, p. 1282), chez qui l'anecdote des cruches remplies de lait n'apparaît pas. Mais la description des prodiges accompagnant la remise de la loi à Moïse se trouve quant à elle chez Pie II, *Lettre à Mehmet II* (dans Bibliander, *op. cit.*, t. 3, p. 93). Et Vincent ne mentionne pas le délai de « deux jours et deux nuictz » au terme duquel les cruches auraient été déterrées. (3.5) Mahomet ne prétend pas convaincre par des miracles, mais par le glaive || « il escrit de luy mesme » → « infidelité » (f. 61 r<sup>o</sup>) || Pie II, *op. cit.* (p. 93) ou Vincent de Beauvais, *op. cit.*, vol. 4, XXIV, XLXVI (éd. Bibliander, col. 9 ; *Miroir hystorial*, f. 49 v<sup>o</sup>). Pie II lui-même se sert visiblement de Vincent ou d'une source commune. (3.6) Les Arabes demandent des miracles à Mahomet || « Il est evidemment monstré » → « deffiant de son droit » (f. 61 r<sup>o</sup> – 61 v<sup>o</sup>) || Ps.-Jean de Galles, *op. cit.* (p. 19). (3.7) Mahomet répond que les prophètes précédents ont accompli des miracles, mais ont été lapidés et tués || « leur fit response » → « et occis » (f. 61 v<sup>o</sup>) || On n'a pu retrouver la source permettant à l'auteur de citer ici le Coran. Le complément circonstanciel de temps « le passé », qu'affectionne Boaistuau, laisse penser qu'il ne s'agit pas d'un emprunt littéral. Et le thème de la lapidation de Moïse est récurrent chez lui (voir les f. 37 r<sup>o</sup> et 138 r<sup>o</sup> de l'éd. 1556), ce qui tendrait à suggérer que cette citation est de son invention. (3.8) Mahomet fait part à sa femme de communications avec l'ange Gabriel || « il dist à sa femme » → « pour son prophete » (f. 61 v<sup>o</sup> – 62 r<sup>o</sup>) || Münster, *op. cit.*, IV (p. 1281). (3.9) Mahomet explique ses crises d'épilepsie par des visions angéliques || « Il estoit sujet » → « se laisser tumber » (f. 62 r<sup>o</sup>) || Münster, *op. cit.*, IV (p. 1281), peut-être lu parallèlement à Messie, *op. cit.*, I, XII, f. 31 v<sup>o</sup>. (3.10) Mahomet apprivoise une colombe pour qu'elle lui mange dans l'oreille et prétend qu'il s'agit d'anges de Dieu || « Il apprivoisa » → « certains secretz » (f. 62 r<sup>o</sup>) || Peut venir de Münster, *op. cit.*, IV (p. 1282)

<sup>29</sup> On corrige « advener » d'après les *errata*.

et/ou de Vincent de Beauvais, *op. cit.*, vol. 4, XXIV, XLX (éd. Bibliander, col. 3 ; *Miroir hystorial*, f. 47 v°), qui est la source probable de Münster. (3.11) En raison de l'épisode précédent, les pigeons sont sacrés et en très grand nombre à La Mecque || « encore peur » → « peine de mort » (f. 62 r°) || Münster, *op. cit.*, IV (p. 1279), sans doute d'après Ludovico di Varthema (*Voyage en Arabie et aux Indes orientales*, trad. par Paul Teyssier, Paris, Chandeigne, 2004, p. 71), que Boaistuau peut aussi avoir consulté.

#### **(4) Contenu de l'islam et du Coran, f. 62 v° – 64 r°.**

(4.1) Mahomet est aidé par Sergius, chrétien hérétique || « il s'accointa » → « Alcoran » (f. 62 v°) || Messie, *op. cit.*, I, XII (f. 31 r°-v°), ici préféré à Münster, *op. cit.*, IV (p. 1281). Messie s'inspire lui-même de Pomponio Leto, *Compendio del' historia Romana* (Venise, Giolito de Ferrari, 1549, f. 93 v°), qui n'est probablement pas la source première de Boaistuau. (4.2) L'islam est proche des hérésies sabellienne, macédonienne, nicolaïte || « il nie la Trinité » → « pluralité des femmes » (f. 62 v°) || Messie, *op. cit.*, I, XII (f. 32 r°). (4.3) L'islam est proche des hérésies cerdonienne, manichéenne, donatiste, origéniste, anthropomorphite || « avec les Cerdoniens » → « en voluptez » (f. 62 v°) || Bernard de Luxembourg, *Catalogus hæreticorum*, II, entrée « Mahometus » (Cologne, Johannes Kempensis, 1537, f. M 5 r°). Bernard de Luxembourg s'inspire lui-même de Riccoldo da Monte Croce (voir Bibliander, *op. cit.*, t. 3, col. 126-127), qu'il cite d'ailleurs comme sa source. Pour l'hérésie anthropomorphite, Boaistuau lit trop vite le texte latin, d'après lequel il revint à l'hérétique Cérinthe de placer le souverain bien dans le plaisir. (4.4) Signification du mot Coran. Forme versifiée, valeur et contenu de ce texte || « Ceste diction » → « enfans d'Israël » (f. 63 r°) || Belon, *op. cit.*, III, III, p. 446. (4.5) Trois « excellences » de Jésus-Christ, avec plusieurs dons qui le singularisent selon le Coran || « Il met trois » → « les muetz » (f. 63 r°-v°) || Belon, *op. cit.*, III, III (p. 446). (4.6) L'Enfer de Mahomet || « Quant à son Enfer » → « des diables » (f. 63 v°) || Belon, *op. cit.*, III, VII (p. 455). (4.7) Ce qu'est le paradis selon Mahomet || « Quant à son Paradis » → « magnifique palais » (f. 63 v° – 64 r°) || Belon, *op. cit.*, III, IX (p. 457-458). (4.8) Le paradis et les mosquées sont interdits aux femmes || « Il escrit que les femmes » → « circonscises » (f. 64 r°) || Belon, *op. cit.*, III, XVII (p. 474).

#### **(5) Fin de la vie de Mahomet, f. 64 v° – 65 r°.**

(5.1) Progrès de la prédication et conquêtes militaires de Mahomet || « Au commencement » → « Abraham » (f. 64 v° – 65 r°) || Messie, *op. cit.*, I, XII (f. 32 r°-v°). (5.2) Mort de Mahomet || « il mourut » → « par nos pechez » (f. 65 r°) || Messie, *op. cit.*, I, XII (f. 33 r°).

Dans l'édition de 1556 ne figuraient pas : la présentation des sources (de « Et par ce qu'aucuns » à « ce faux prophete Mahomet », f. 56 r° – 57 r°, ici 1.2 et 1.3) ; les communications avec l'ange Gabriel, l'ascension nocturne, le rapport de Mahomet aux miracles (de « Les Turcs escrivent » à « en bestes brutes », f. 58 r° – 61 v°, ici 3.1 à 3.7). Ces deux séries d'ajouts, dans l'édition de 1559, sont substantielles. Elles représentent presque la moitié de l'ensemble.

La forme que prend la digression sur l'islam est manifestement régie par deux lectures-cadres : la *Cosmographia universalis* de Sebastien Münster, parue en 1528 et traduite en français en 1552 ; la *Silva de varia lección* de Pierre Messie (Pedro Mexía), publiée pour la première fois en 1540 et dont la traduction en français par Claude Gruget paraît en 1552, elle aussi. Ce n'est pas seulement que Boaistuau pille ces traductions, comme en témoignent par exemple les toutes dernières lignes du texte qui nous occupe :



[Boaistuau :] Et pource qu'il s'estoit vanté qu'après sa mort il monteroit au ciel, ses disciples tindrent son corps puant sur la terre, quelques jours après son trespas, jusques à tant qu'il fut corrompu comme son ame, puis fut mis dedans une casse de fer, et le porterent en Meque, ville de Perse, ou il est pour le jourdhuy adoré de tous les peuples d'Orient, voire de la plus grande part du monde : et ce par nos pechez<sup>30</sup>.

[Messie-Gruget :] Et pource que souvent Mahomet disoit qu'après sa mort il monteroit au ciel, ses disciples tindrent son corps sur la terre après son trespas, et jusques à ce que son corps puant et corrompu comme son ame, fut mis dedans une casse de fer, et le porterent dans la ville de Meque en Perse, ou il est adoré de tous les peuples d'orient, voire de la plus grande part du monde, et ce par nos pechez<sup>31</sup>.

Les *Observations* de Belon font l'objet de pillages analogues. Ce qui singularise l'empreinte de Münster et de Messie, c'est que Boaistuau adopte le déroulé chronologique de leur propos, selon la même perspective biographique : le chapitre de Messie qu'il utilise s'intitule significativement « De quelle race, et nacion fut Mahomet, et en quel temps sa secte print son origine<sup>32</sup> ». Même l'insertion de développements sur le contenu de l'islam, qui interrompt ce déroulé, est imitée d'une parenthèse hérésiologique de Messie et d'insertions de Münster sur certaines pratiques musulmanes<sup>33</sup>.

Le choix de ces modèles par Boaistuau résulte de deux facteurs. Le premier est le mahométocentrisme de toute une époque, la Renaissance, dont la tendance majoritaire est de réduire l'islam à la vie, à l'action et au culte de son prophète. Ce n'est bien sûr qu'une tendance, mais il est quand même intéressant de noter que l'histoire de « la faulce religion de Mahomet » et de « la faulce doctrine de Mahomet » est d'abord et avant tout une histoire de Mahomet lui-même, comme si cette religion et cette doctrine s'étaient figées une fois pour toutes avec sa mort. Le second facteur est la marque historique explicitement apposée par Boaistuau à son *Chelidonium Tigurinus* : l'histoire de Mahomet est un des *exempla* historiques dont cet ouvrage est parsemé et qui peuvent expliquer son titre. Cela pourrait sembler contradictoire avec ce qui précède : le mahométocentrisme consiste justement dans un défaut d'historicité du discours sur l'islam. Mais la démarche qu'on appelle ici historique est plutôt narrative que critique. C'est à l'histoire du conteur, et non vraiment à celle de l'historien, que l'on pense en employant ce terme. Ainsi, une caractéristique du travail de Boaistuau est qu'il signale assez peu les contradictions entre ses sources. De Münster, qu'il lit de façon détaillée, il ne reprend pas ces lignes, par exemple :

Son sepulchre est en Meche ville de Perside, en un cercueil de fer. Les Turcz le vont visiter tout ainsi que les Chrestiens vont au saint sepulchre en Jerusalem. Les anciens historiens en escrivent ainsi. Mais les nouveaux, et principalement Varteman escrivent, qu'il est a Medine<sup>34</sup>.

C'est pourtant bien à Médine, et non pas à La Mecque, que Mahomet est enterré. La démarche de Boaistuau n'est clairement pas historique en ce sens-là.

Les lectures qui innervent et régissent la digression sur l'islam étant désormais repérées, comparons-les avec les sources auxquelles l'auteur prétend lui-même s'être reporté. Elles sont d'abord présentées dans l'introduction (point 1.2 de notre plan) :

Je veux avertir le lecteur de quelz auteurs je me suis aydé en tout ce traité, afin que s'il est curieux de voir les narrations plus amples, qu'il lise Æneas Sylvius, autrement dit Papa Pius, Pomponius Letus en l'abregé

<sup>30</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1559, f. 65 r°.

<sup>31</sup> P. Messie, *Les diverses leçons de Pierre Messie gentilhomme de Seville, contenant la lecture de variables histoires, et autres choses memorables, mises en François par Claude Gruget Parisien. Le tout reveu et corrigé par ledit Gruget*, Paris, Groulleau, 1554, f. 33 r°.

<sup>32</sup> *Ibid.*, f. 30 v°.

<sup>33</sup> *Ibid.*, f. 32 r° ; S. Münster, *La cosmographie universelle, contenant la situation de toutes les parties du monde, avec leurs proprietés et appartenances*, Bâle, Heinrich Petri, 1552, p. 1282.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 1284. « Vartheman » est Ludovico di Varthema : voir, de cet auteur, le *Voyage... en Arabie et aux Indes orientales (1503-1508)*, trad. par Paul Teyssier, Paris, Chandeigne, 2004, p. 56.

de l'Hystoire Romaine. Platina en la vie des Papes. Blondus au livre du declin de l'Empire de Rome. Nauclerus, Baptista Egnazio, en son abregé des Empereurs, Paulus Iovius, Ludovicus Vives, en un traité qu'il a fait, l'Alcoran mesmes de Mahomet, Alcinandus son interprete, En Caali qui l'a commenté. En A. Berosus, en Cyar des gestes de Mahomet Hayn Moium, Muslin. Et non contens d'avoir leu tous ces anciens autheurs, encore ay je voulu conferer le temoignage de ceux qui ont voyagé en Turquie de nostre temps, et qui ont veu les choses à l'œil, et quasi touché (comme lon dit) ou doigt, comme Pierre Belon, qui en escrit ce qu'il avoit observé à son voyage. Et Bartholomi Georgienitz qui ya demeuré neuf ou dix ans, et a esté vendu, revendu, acheté cinq ou six fois, lequel nous a escrit en latin son voyage<sup>35</sup>.

À cette première liste s'en ajoute une seconde, sous forme de manchettes apposées à la fin de la digression, soit au point 5 dans notre plan :

Les autheurs qui traictent ceste matiere. Platina. Pomponius Lætus. Sabellic. Æneas Sylvius. Paul Jovi. Pape Pius. P. Belon en ses peregrinations. P. Messie en la forest. Arnoldus Romanus. Crispus. Florentinus. Papa Pius. [Plus loin :] Francois Bernardus en son Cathalogue des heretiques. [Plus loin :] Cardan en ses livres de la subtilité. [Plus loin :] Le prestre voyageur monstre en sa geographie<sup>36</sup>.

La comparaison avec les sources que nous avons nous-mêmes détectées est éloquente : un assez grand nombre des auteurs mentionnés ici ne sont visiblement pas utilisés par Boaistuau. Ces deux listes ont pour claire fonction d'impressionner le lecteur et l'écrivain emploie, pour ce faire, les ficelles les plus grossières, comme celle qui consiste à citer trois fois Pie II sous des noms différents : « Æneas Sylvius », « Pape Pius », « Papa Pius ». On objectera que la répétition n'est pas forcément intentionnelle, qu'elle peut résulter d'une compilation de notes hâtives, mais les manchettes sont ici beaucoup plus nombreuses que dans le reste du *Chelidonium* et l'effet visuel est bien une mise en scène ostensible de la science de l'auteur. Une science acquise à peu de frais, sinon superficielle, puisqu'une partie de ces listes est purement et simplement reprise à Pierre Messie :

Il y a aucuns autheurs qui escrivent l'origine de Mahomet beaucoup differente à celle que j'ay alleguée, et disent qu'il fut guetteur de chemins, et que par le moyen de ses volleries il se fit grand. Toutesfois la plus part, et les meilleurs s'accordent au premier [récit que j'ai donné]. Platine est l'un en la vie des Papes. Blond, au livre du declin de l'Empire de Rome. Baptiste Ignace, en son abregé des Empereurs : Les Annales de Constantinople : Naucler, Antonin, et autres<sup>37</sup>.

On remarquera que ces lignes sont placées par Messie à l'extrême fin de son chapitre. Elles ont ainsi une portée conclusive, qu'imite Boaistuau en plaçant sa seconde liste vers la fin de sa digression. Mais l'effet recherché est très différent dans les deux cas : contrairement à Messie, Boaistuau ne vise nullement à étayer une lecture définie parmi des sources contradictoires, pour la raison précise qu'il tend à estomper les contradictions entre ses sources. Le but de l'auteur français est décidément d'exhiber son érudition, parfois au prix de manœuvres contestables comme celle qui consiste à citer de seconde main, mais sans en faire état. Ce décalque de Messie en est un bon exemple :

[Boaistuau :] Apres avoir conquis diverses provinces et Royaumes, il mourut et fut empoisonné aagé de trente quatre ans, l'an de nostre Seigneur, six cent trente deux, *selon Sabellique*<sup>38</sup>.

[Messie-Gruget :] Apres que Mahommet eut fait de grandes et horribles choses, il fut empoisonné et mourut en l'an quarantiesme de son aage : quelques uns dient en l'aage de trentequatre ans, en l'an de nostre Seigneur, *selon Sabelique*, six cent trente deux<sup>39</sup>.

<sup>35</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1559, f. 56 r°.

<sup>36</sup> *Ibid.*, f. 64 v° – 65 r°.

<sup>37</sup> P. Messie, *Diverses leçons*, *op. cit.*, f. 33 r°.

<sup>38</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1559, f. 65 r° (les italiques sont nôtres).

<sup>39</sup> P. Messie, *Diverses leçons*, *op. cit.*, f. 33 r° (les italiques sont nôtres).

Non content de ne pas faire état de la divergence des points de vue, Boaistuau s'impute ici une lecture qu'il n'a pas faite ou, du moins, qu'il n'a pas faite le premier. Ses pratiques citationnelles, dans la digression sur Mahomet, sont en tout point semblables à celles que décrit Jean Céard pour les *Histoires prodigieuses*<sup>40</sup>.

Ceci ne revient pas à dire que ses listes de sources sur l'islam n'aient, pour le commentateur moderne, aucune valeur. Elles aident en effet à cerner l'état des connaissances sur cette religion. Parmi les auteurs que cite Boaistuau figurent des historiens ou des chroniqueurs, humanistes italiens du XV<sup>e</sup> siècle, qui se répètent souvent entre eux et apportent peu d'information sur l'islam, quoiqu'ils en évoquent en effet les commencements, en quelques lignes assez rapides : Bartolomeo Sacchi, dit Platina, *Vitæ pontificum*, vie de Boniface V (1479) ; Flavio Biondo, *Historiarum ab inclinatione Romani imperii decades*, première décade, livre IX (1483 pour la première édition en latin) ; Giovanni Nauclero, *Chronici commentarii*, livre II, « Generatio XXII » (1516). Crispus doit peut-être s'entendre comme le *cognomen* de Salluste, qui serait cité pour sa *Guerre de Jugurtha* et les propos sur les Maures qu'elle contient. Arnoldus Romanus correspondrait alors à Alde Manuce, qui signe volontiers Aldo Manuzio Romano : cette manchette et la manchette « Crispus » iraient ainsi de pair, par référence au Salluste que donne Alde en 1509. Si l'on retenait cette hypothèse, le défaut d'historicité évoqué plus haut serait ici particulièrement criant : un auteur du I<sup>er</sup> siècle avant Jésus-Christ pourrait, aux yeux de Boaistuau, faire partie des autorités sur le monde musulman, sans doute parce que les musulmans restent couramment appelés au XVI<sup>e</sup> siècle des « Maures ».

Le fait qu'ils soient aussi désignés comme « Turcs », indépendamment de leur origine géographique, peut aussi expliquer la présence de *Turcica* dans ces listes. Les auteurs mentionnés par Boaistuau sont : Bartol Đurđević (ou Bartholomæus Georgievitz), *De Turcarum ritu et cæremoniis* (1544), ainsi que plusieurs autres opuscules afférents à la captivité de cet auteur dans l'Empire ottoman ; Andrea Cambini, dit Cambini Fiorentino, *Della origine de Turchi et imperio delli Ottomani* (1529) ; Paolo Giovio, *Commentario de le cose de' Turchi* (1531) ; Giovanni Battista Cipelli, dit Egnazio, *De origine Turcarum*, opuscule extrait de son *De Cesaribus*, livre II (1516). Ces ouvrages ne traitent pas de l'islam en tant que religion, mais la différence entre la religion, d'une part, et l'ethnie ou la culture, d'autre part, n'est pas clairement établie à la Renaissance. Pour cette raison, on ne peut dire non plus à quel traité de Juan Luis Vives fait allusion Boaistuau : au livre IV du *De veritate fidei christianæ* (1543), qui relève de la controverse théologique, ou au *De conditione vitæ christianorum sub Turca* (1529), qui ressortit plutôt à la polémique anti-ottomane ?

Il n'est pas impossible qu'il ait seulement remarqué la présence de Vives dans l'important ouvrage publié en 1543, puis réédité en 1550, par l'humaniste zurichois Bibliander. Dans cet ouvrage, Bibliander édite la traduction latine du Coran supervisée par Pierre le Vénérable, en l'accompagnant de nombreux textes d'origine musulmane ou relatifs à l'islam : un extrait du *De veritate fidei christianæ* et le *De conditione vitæ christianorum sub Turca* y figurent<sup>41</sup>. Si Boaistuau nous semble avoir ce volume sous les yeux, c'est en raison d'une référence fautive au *Lévitique* : « quand la loy fut donnée à Moïse, en la montaigne de Sinäï, on avoit veu grand nombre de signes, comme esclairs, tonnerres, et autres semblables qui sont descritz au Leviti. 19. »<sup>42</sup> Rien ne correspond dans le texte de la Bible. Cette référence erronée s'explique probablement par la lecture hâtive d'une manchette apposée à la lettre de Pie II à Mehmet II, telle qu'éditée par Bibliander dans son ouvrage<sup>43</sup>. On pourrait

<sup>40</sup> J. Céard, introd. à P. Boaistuau, *Histoires prodigieuses*, op. cit., p. 245-259.

<sup>41</sup> Voir Bibliander, *Machumetis... vitæ, doctrina, ac ipse Alcoran*, Bâle, Oporin, 1550, t. 2, f. \* 2 r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup> (extrait du *De veritate fidei christianæ*), et t. 3, p. 140-148 (*De conditione vitæ christianorum sub Turca*).

<sup>42</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1559, f. 60 v<sup>o</sup>.

<sup>43</sup> « Levit. 19. », manchette qui porte en fait sur le passage suivant : « *Dicit enim dominus Deus : Estote sancti, quia ego sanctus sum* » (Bibliander, *Machumetis... vitæ, doctrina, ac ipse Alcoran*, op. cit., t. 3, p. 93).

objecter à l'identification de cette source une annotation marginale de Boaistuau au sujet du paradis coranique : « Voy de ceste matiere les quatre livres de l'alcoran traduizt d'arabic en Latin au Concile de Constance<sup>44</sup> ». En effet, Bibliander stipule expressément, sur la page de titre, qu'il présente une traduction latine réalisée « quatre cents ans auparavant » (« *ante annos CCCC* ») sous la supervision de Pierre le Vénérable (« *D. Petrus Abbas Cluniacensis* »), alors que le concile de Constance s'est tenu entre 1414 et 1418. Mais l'erreur de Boaistuau vient de Münster, qui se trompe en outre sur l'identité du traducteur : « Ce livre fut traduit au concile de Constance d'Arabie [*sic*] en Latin par Jehan de Segobia theologien. On l'a imprimé il n'y a pas longtemps<sup>45</sup> ». Il est d'ailleurs probable que l'auteur du *Chelidonium* ait été perturbé par la contradiction entre ses sources. En effet, dans l'édition de 1556, on lit après « Concile le Constance » le mot « par », préposition qui n'est suivie d'aucun nom propre, comme si la manchette devait encore être complétée<sup>46</sup>. En 1559, cette préposition est heureusement supprimée, mais des deux autorités qu'il semble consulter, Boaistuau ne choisit pas la bonne.

De ses approximations témoigne aussi la mention du *Catalogus hæreticorum*, ouvrage dont l'auteur est « Bernard » – et non François Bernard – « de Luxembourg ». Dans l'édition que l'on a consultée<sup>47</sup>, la page de titre le nomme ainsi : « F. Bernardus Lutzenburgus ». Boaistuau a sans doute pris la lettre F pour une abréviation de « Franciscus », alors qu'elle est mise pour « frater » : il est ici question d'un frère dominicain. Le « prêtre voyageur » désigne peut-être le franciscain Thevet, dont la *Cosmographie de Levant* date de 1554<sup>48</sup>. Toutefois, il est difficile de dire ce que cette cosmographie, si c'est bien d'elle qu'il s'agit, apporte au texte de Boaistuau. Jérôme Cardan, lui, est certainement cité pour le livre XI de son *De subtilitate*, dont un passage bien connu fait successivement entendre les arguments et les voix d'un païen, d'un juif, d'un chrétien et d'un musulman<sup>49</sup>. Mais Boaistuau n'emprunte pas à l'information de Cardan et ne s'inspire en rien du schéma discursif original auquel recourt le penseur italien, dans la lignée de Raymond Lulle ou Nicolas de Cues. Ce qui vaut pour les *Histoires prodigieuses*, selon Jean Céard, vaut probablement aussi pour le *Chelidonium* : l'écrivain « doit éprouver quelque satisfaction à pouvoir ajouter à la liste [...] le nom de Cardan, auteur qui visiblement l'impressionne<sup>50</sup> ».

De toutes les sources prétendument utilisées par Boaistuau, les plus impressionnantes sont cependant les sources musulmanes présentées en introduction. On est d'abord surpris qu'il ait eu accès à des textes et des auteurs arabes, alors que ces derniers sont si méconnus de ses contemporains occidentaux. Mais cette liste vient directement d'un opuscule publié à Strasbourg en 1550, aux presses de Jakob Frölich, sous le titre *Ioan. Galensis Angli de origine et progressu et fine Machometi, et quadruplici reprobatione Prophetiæ eius Liber*, dans le même volume que le *De Saracenis et Turcis chronicon* d'un certain Wolfgang Drechsler. Attribué au franciscain Jean de Galles, cet opuscule présente en réalité des textes composés par le dominicain catalan Ramón Martí : un court traité de controverse anti-islamique, mieux connu sous le titre *De seta Machometi*, puis les extraits d'une *Explanatio simboli*

<sup>44</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1559, f. 64 r°.

<sup>45</sup> S. Münster, *Cosmographie universelle*, op. cit., p. 1282. Jean de Ségovie traduit bel et bien le Coran, mais entre 1453 et 1456 (voir T. Vighiano, *Parler aux musulmans. Quatre intellectuels face à l'islam à l'orée de la Renaissance*, p. 238-268). L'erreur de Münster vient de Raffaele Maffei, dit Volaterrano, qu'il recopie (*Commentariorum urbanorum libri*, XII, chap. « *Arabia triplex* »).

<sup>46</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1556, f. 96 v°.

<sup>47</sup> Bernard de Luxembourg, *Catalogus hæreticorum*, Cologne, Johann von Kempen, 1536.

<sup>48</sup> Thevet a-t-il la qualité de prêtre ? Au moins lors de son voyage au Brésil, il semble que oui, mais il n'en fait pas clairement état (voir F. Lestringant, *André Thevet, cosmographe des derniers Valois*, Genève, Droz, 1991, p. 99). Boaistuau, de toute façon, n'en serait pas à une approximation près.

<sup>49</sup> J. Cardan, *De subtilitate*, Paris, Fezandat et Granjon, 1550, f. 212 v° – f. 214 r° ; *Les livres... intitulés de la subtilité, et subtiles inventions, ensemble les causes occultes, et raisons d'icelles*, Paris, Le Noir, 1556, f. 242 v° – 243 v°.

<sup>50</sup> J. Céard, introd. à P. Boaistuau, *Histoires prodigieuses*, op. cit., p. 248.

*apostolorum*<sup>51</sup>. L'éditeur strasbourgeois fait précéder son texte, à des fins publicitaires, d'une liste des sources citées par le pseudo-Jean de Galles :

Præter Veteris et Novi Testamenti libros, in hoc scripto citantur  
Alcoranus.  
Alcorani interpres non nominatus.  
Alcuandius Alcorani interpres.  
Caali Glossator Alcorani.  
Abenrostus Philosophus.  
Boari libri tres.  
Cyar liber de gestis Machometi.  
Hayn Liber.  
Moium Liber.  
Muzlim Liber<sup>52</sup>.

Boaistuau se contente de recopier cette liste, en stipulant contre toute vérité qu'il a « leu tous ces anciens auteurs ». Or, il est notable que le pseudo-Jean de Galles soit la seule de ses sources que l'écrivain ne mentionne nulle part.

L'absence de *marginalia* en face des ajouts de 1559, dont la liste des textes et auteurs arabes censément consultés fait partie, facilite cette omission fort opportune. Elle lui évite par exemple de signaler à son lecteur qu'il n'a pas consulté les sourates du Coran, lors même qu'il en donne crânement le titre arabe. On pourrait ainsi s'étonner qu'il situe tout à fait correctement un verset de la sourate *Al-Fath* : « Encore écrit [Mahomet] de luy en son Alcoran, au traicté qu'il appelle Alphata, une chose plus prodigieuse : c'est que Dieu luy a pardonné tous ses peschez, presens et advenir<sup>53</sup> ». Mais cette citation se trouve déjà chez le pseudo-Jean de Galles. De même, Boaistuau ignore jusqu'à l'identité des autorités qu'il mentionne. « Alcinandius » correspond chez Martí au pseudo-Al-Kindî, auteur chrétien d'une réfutation de l'islam<sup>54</sup>, et non à quelque « interprete » du Coran. « A. Berosus » est une coquille pour « Abenrostus », c'est-à-dire Averroès. « Cyar » est une transcription du mot arabe *siyar*, pluriel de *sîra*, nom donné à la biographie de Mahomet : ailleurs, Boaistuau suit la transcription de Pierre Belon et l'appelle « Asear », comme s'il était question de textes différents<sup>55</sup>. « Hayn » correspond, dans l'*Explanatio simboli apostolorum*, à un « Ayci » qui est peut-être un génitif<sup>56</sup> : à notre connaissance, cette référence n'a pas été élucidée par la critique moderne et Boaistuau ne peut, à plus forte raison, savoir qui désigne ce nom. Al-Muslim, lui, existe bel et bien : son recueil de *hadîths* est parmi les plus étudiés en islam<sup>57</sup>. Mais « Moium » ne renvoie à aucun auteur connu : dans le *De seta Machometi*, on lit de

<sup>51</sup> Il existe du *De seta* une édition critique moderne : Josep Hernando, « Ramón Martí (s. XIII), *De seta Machometi, o De origine, progressu et fine Machometi et quadruplici reprobatione prophetie eius*, introducción, transcripción, traducción y notas », *Acta historica et archaeologica mediævalia*, n° 4 (1983), p. 9-63. Le texte ayant posé certains problèmes d'attribution, on lira parallèlement, du même critique : « De nuevo sobre la obra antiislámica atribuida a Ramón Martí, dominico catalán del siglo XIII », *Sharq Al-Andalus*, n° 8 (1991), p. 97-108. Pour l'*Explanatio simboli apostolorum*, on se reportera à Joseph M. March, « En Ramon Martí i la seva *Explanatio simboli apostolorum* », *Anuari*, Institut d'estudis catalans, 1908, p. 442-496 (les p. 42 à 49 du pseudo-Jean de Galles correspondent aux p. 452-453 et 455 de cette édition).

<sup>52</sup> « Dans ce livre sont cités, outre l'Ancien et le Nouveau Testament : le Coran ; un interprète anonyme du Coran ; Alcuandius interprète du Coran ; Caali glossateur du Coran ; le philosophe Abenrostus ; les trois livres de Boari ; le livre Cyar sur les faits de Mahomet ; le livre Hayn ; le livre Moium ; le livre Muzlim » (ps.-Jean de Galles, *De origine et progressu et fine Machometi, op. cit.*, f. D 5 v°). On reprend ici, dans la traduction, les noms propres tels qu'ils sont présentés au lecteur : ils seront élucidés et commentés dans la suite du propos.

<sup>53</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1559, f. 58 v°. Cf. Coran, XLVIII, 2.

<sup>54</sup> Il en existe une édition critique moderne, avec traduction espagnole : Fernando González Muñoz, *Exposición y refutación del Islam. La versión latina de las epístolas de al-Hāšimī y al-Kindī*, La Corogne, Université de La Corogne, 2005.

<sup>55</sup> *Ibid.*, f. 58 r°.

<sup>56</sup> Comparer ps.-Jean de Galles, *De origine et progressu et fine Machometi, op. cit.*, chap. xv, p. 47 (« *sicut dicitur in libro Hayn* »), et Josep Joseph M. March, « En Ramon Martí i la seva *Explanatio simboli apostolorum* », art. cité, p. 455 (« *sicut dicitur in libr. Ayci* »).

<sup>57</sup> On notera en outre que, dans la liste du pseudo-Jean de Galles, « Boari » correspond à Al-Bukhārī, autre compilateur de *hadîths* jouissant d'une particulière autorité.

nouveau « Muslim<sup>58</sup> », et c'est ainsi que Boaistuau cite sans doute deux fois la même personne, parce qu'il suit à la trace l'édition qu'il consulte. « Caali » n'est pas moins fantaisiste, puisque Martí écrit en fait « tali<sup>59</sup> » : c'est presque prendre le Pirée pour un homme, là encore sur la seule foi du *De origine et progressu et fine Machometi*.

Le paradoxe est que ce compilateur si peu scrupuleux puise quand même à des sources d'assez bonne qualité. Ramón Martí fait partie des controversistes occidentaux les plus fiables sur la religion musulmane. Pierre Belon traduit, d'un bout à l'autre des chapitres que recopie Boaistuau, la réfutation de l'islam donnée à la fin du xv<sup>e</sup> ou au début du xvi<sup>e</sup> siècle par le *morisco* Juan Andrés<sup>60</sup> : or, cette réfutation figure parmi les documents les plus sûrs écrits à la Renaissance sur le sujet. Mais comme Belon ne cite pas sa source, que son éditrice moderne ne relève d'ailleurs pas, c'est probablement à son insu que Boaistuau accumule ce matériau de qualité. Sans doute les larcins du naturaliste manceau ne lui échappent-ils pas moins que ses propres pilleries à la plupart de ses lecteurs. Et en admettant même qu'il les aperçoive, nul doute qu'il ne s'en accomode. Car la déclaration initiale de Belon ne peut manquer de conférer un certain prestige à son propos :

J'ai eu loisir d'observer beaucoup de choses sur la façon et manière de vivre des Turcs, et principalement étant de séjour en Paphlagonie, où je demeurai quelque espace de temps. Parquoi il m'a semblé bon mettre un petit discours de Mahomet à part (tel que personne n'a encore mis en notre langue) avant que d'en écrire aucune chose, afin qu'il me soit plus facile que par ci-après je puisse faire entendre la raison pourquoi les mahométistes se maintiennent en telle raison de vivre<sup>61</sup>.

L'expression de Belon est assez ambiguë pour que ses chapitres sur Mahomet ou le Coran paraissent procéder de connaissances acquises dans le cours de son voyage et pour que les informations présentées semblent encore toute fraîches, puisqu'elles sont inédites en français. En reprenant à cet auteur plusieurs longues pages, en soulignant qu'il a « veu les choses à l'œil et quasi touché (comme lon dit) ou doigt<sup>62</sup> », Boaistuau fait fond sur cette apparente nouveauté. Il la capte, pour donner à sa digression sur l'islam un surcroît d'intérêt.

On aimerait maintenant déterminer comment cette digression s'insère dans l'*Histoire de Chelidonium Tigurinus*.

La réponse, à première vue, est assez simple. Après avoir « generalmente disputé des vertus qui estoient propres et convenables aux Princes<sup>63</sup> », l'auteur veut en « deduire quelques unes en particulier, sans l'usage desquelles toutes les autres seroyent froides, et de peu de valeur<sup>64</sup> ». Il commence, pour ce faire, par la « piété envers Dieu<sup>65</sup> ». Les princes « doivent donner ordre et police de chastier et corriger une infinité de parjuremens, et blasphemes<sup>66</sup> », « nettoyer leurs Royaumes de loups ravissans, faux prophetes, seducteurs, faulx docteurs, hypocrites, heretiques<sup>67</sup> ». Mahomet en fait partie, et c'est ainsi qu'il prend place dans le chapitre VII du *Chelidonium*.

---

<sup>58</sup> Comparer ps.-Jean de Galles, *De origine et progressu et fine Machometi*, op. cit., chap. II, p. 7 (« in libro, qui vocatur Moium »), et Josep Hernando, « Ramón Martí », art. cité, p. 20 (« in libro qui vocatur Moslim »).

<sup>59</sup> Comparer ps.-Jean de Galles, *De origine et progressu et fine Machometi*, op. cit., chap. VII, p. 22 (« Caali glossator Alcorani »), et Josep Hernando, « Ramón Martí », art. cité, p. 20 (« tali glosator Alcorani »).

<sup>60</sup> On comparera les pages de Belon citées plus haut à une édition critique récemment publiée : Juan Andrés, *Confusión o confutación de la secta Mahomética y del Alcorán*, étude préliminaire par Elisa Ruiz García et transcription par María Isabel García-Monge, Mérida, Regional de Extremadura, 2003, notamment p. 98, p. 103-104, p. 109, p. 118-119, p. 126, p. 175-187 (récit du *miraj*), p. 217.

<sup>61</sup> P. Belon, *Observations...*, op. cit., p. 441.

<sup>62</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1559, f. 56 v<sup>o</sup>.

<sup>63</sup> *Ibid.*, f. 52 r<sup>o</sup>.

<sup>64</sup> *Ibid.*, f. 52 r<sup>o</sup>-v<sup>o</sup>.

<sup>65</sup> *Ibid.*, f. 52 r<sup>o</sup>.

<sup>66</sup> *Ibid.*, f. 54 r<sup>o</sup>.

<sup>67</sup> *Ibid.*, f. 55 r<sup>o</sup>.

Les pages qui lui sont consacrées se caractérisent pourtant par une grande autonomie à l'intérieur de l'œuvre. Cette autonomie est paradoxale, car le morceau ne fait pas l'objet d'un chapitre à part entière, comme les traités sur la paix ou le mariage, par exemple ; mais certaines singularités sont évidentes. Si les *exempla* historiques sont nombreux dans l'ensemble du texte, l'arrêt sur Mahomet est particulièrement long. On pourrait estimer que ce passage contribue à faire du *Chelidonium* une histoire, plutôt qu'une institution du prince, ce qui justifierait le titre choisi, mais la longueur de la pause perturbe l'architecture de l'ouvrage, sans en déterminer vraiment la forme générale. Par ailleurs, Boaistuau aurait pu rattacher solidement ces pages à ce qui les entoure. Il lui aurait suffi de recourir à des arguments tout à fait ordinaires dans la littérature sur l'islam. On ne donne que deux exemples de ces lieux communs : si Dieu a permis l'avènement de Mahomet, c'est qu'il voulait punir l'empereur Héraclius et les chrétiens pour leur défaut de piété<sup>68</sup> ; l'islam est l'hérésie par excellence, la somme des hérésies<sup>69</sup>. Ses propres développements auraient pu lui servir : « Mahomet qui conduisoit des chameaux, au commencement, fut en fin Roy d'Arabie<sup>70</sup> », écrit-il au chapitre VIII ; l'intérêt du prince, dans ces conditions, n'est-il pas de réprimer l'impiété pour s'éviter une telle mésaventure ?

Comme à aucun moment il ne cherche à justifier sa digression par le propos de son ouvrage, on se dit finalement que l'excroissance aurait été mieux placée dans l'*Histoire des persécutions* : dans le chapitre III du livre II, par exemple, « De ceux qui ont blasphémé contre le filz de Dieu, nostre Sauveur et Redempteur Jesus Christ<sup>71</sup> » ; l'auteur y traite d'ailleurs des hérétiques de toutes époques, jusqu'aux Anabaptistes<sup>72</sup>. Mais tout se passe comme si le caractère digressif de ses pages sur l'islam ne le gênait nullement. Il ne s'en excuse pas, ce qui aurait certes pour inconvénient de mettre en lumière le problème, mais contribuerait malgré tout à polir l'irrégularité. Au chapitre VI, par exemple, après une digression beaucoup plus brève, une courte subordonnée lui permet de lisser la transition : « Mais afin que nous ne nous éloignons par trop de nostre premier subiect [...] »<sup>73</sup>. Dans le passage qui nous occupe, rien de tel.

Un corollaire est que Boaistuau ne cherche pas non plus à marquer la séparation, dans le chapitre VII du *Chelidonium*, entre les pages qui seraient traduites et celles qui seraient de sa main. La différence est particulièrement nette avec les considérations sur la paix, qui s'ouvrent sur un avertissement : « Lecteur, suyant la promesse que je t'avois faite, ayant mis fin au traité precedent, je t'offre et presente icy le traité de paix et de guerre<sup>74</sup> ». Si les fonctions auteur et traducteur n'apparaissent pas explicitement dans cet avertissement, il constitue quand même une démarcation qui, renvoyant aux liminaires, permet de faire le départ entre elles. Il semble au contraire que la digression sur l'islam contrevienne à la fiction

---

<sup>68</sup> Boaistuau lui-même reprend ce lieu commun : « Ce n'est point chose nouvelle, que le Seigneur execute sa justice contre les siens par les tirans, et meschans, comme estoit Mahomet » (*Chelidonium* 1559, f. 65 r<sup>o</sup>). Mais il ne s'en sert pas pour arrimer sa digression au reste du chapitre.

<sup>69</sup> L'idée est notamment présente chez Pierre le Vénérable, qu'édite Bibliander : « *super omnes alias [hæreses] tam in corporibus quam in in [sic] animabus infinitam humani generis stragem dedit* » (P. le Vénérable, *Summula brevis contra hæreses et sectam diabolicæ fraudis Saracenorum*, dans *Machumetis... vitæ, doctrina, ac ipse Alcoran, op. cit.*, t. 1, p. 6). Chez Boaistuau, elle ne fait qu'affleurer et n'a pas pour fonction de justifier le traitement particulier réservé à la religion musulmane : « [l']Alcoran [...] est composé de diverses pieces rapportées : car tout ce que les diables n'avoient peu executer par les Arriens, Eunomiens, Sabelliens, Cerdoniens, Manichéens, Donatistes, Origenistes : Antropomorphites, ilz trouverent l'organe de Mahomet tout prest, et disposé pour leur servir » (*Chelidonium* 1559, f. 62 v<sup>o</sup>). Dans le même ordre d'idées, on n'est pas obligé de suivre Nicolas Crémona quand il écrit, à propos du *Chelidonium Tigurinus* : « l'ennemi du prince chrétien est multiple mais figure au premier rang la secte des Mahométans » ; « la fausse religion de Mahomet [...] est [dans le *Chelidonium*] le plus grand ennemi du prince chrétien » (« Les princes au miroir », art. cité, p. 307 – les soulignements sont nôtres). Ce statut spécifique de l'islam n'est pas clairement énoncé par le texte.

<sup>70</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1559, f. 83 v<sup>o</sup>.

<sup>71</sup> P. Boaistuau, *Histoire des persecutions de l'eglise chrestienne et catholique*, Paris, Le Mangnier, 1576, f. 87 r<sup>o</sup>.

<sup>72</sup> *Ibid.*, f. 90 v<sup>o</sup>.

<sup>73</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1559, f. 44 r<sup>o</sup>.

<sup>74</sup> *Ibid.*, f. 108 r<sup>o</sup>.

sur laquelle repose l'*Histoire de Chelidonius Tigurinus*. À moins que cette infraction à la vraisemblance ne soit recherchée, que la fiction ne soit volontairement exhibée et que cela ne participe d'une revendication d'autorité implicite : l'insertion de ce morceau à l'intérieur d'un chapitre, malgré son évidente autonomie, s'expliquerait mieux ainsi. On n'est pas sûr, cependant, que l'analyse ne soit pas un peu spéculative.

Il serait inexact d'affirmer que Boaistuau ne s'explique pas de sa digression. Ces pages, nous dit-il, ont été composées « pour deux causes, l'une par ce que je te puis assurer que en ceste petite chronique que je te presente icy, tu as un vray sommaire de tout ce que les autres ont escrit : L'autre pour exteindre une curiosité que plusieurs ont de lire l'Alcoran<sup>75</sup> ». La première de ces causes justifie la lecture que l'on a proposée tout à l'heure : Boaistuau a bel et bien pour projet de fournir un état de la connaissance sur l'islam au milieu de la Renaissance. L'exposé de la seconde raison est un passage obligé : les hommes du XVI<sup>e</sup> siècle ne sauraient être curieux de cette religion sans couvrir leur curiosité d'un pieux prétexte ; ce prétexte leur donne le droit de parler d'un sujet périlleux. Mais c'est un intérêt intrinsèque, et non pas relatif à l'ensemble de l'œuvre, que l'écrivain attribue ainsi au texte problématique. On ne saurait en déduire quelque lien que ce soit avec le *Chelidonius Tigurinus*. Aussi faut-il peut-être considérer qu'une autre cause a pesé davantage dans la composition du texte en question.

On lit en effet dans l'épître au lecteur de 1556 que les développements sur Mahomet ont été rédigés par Boaistuau « à la persuasion de quelque gentilhomme [s]ien amy<sup>76</sup> ». L'identité de cet ami est un peu précisée au chapitre VII : c'est, écrit-il, « un gentilhomme domestique de la maison de monseigneur le Duc de Nevers, qui m'a prié luy en communiquer par escrit ce que j'en avois leu aux bons auteurs<sup>77</sup> ». De qui est-il ici question ? De ce « Seigneur du Parc l'un de[s] Escuyers » de François de Clèves qui lui « fit present d'un livre latin intitulé, l'institution des Princes Chrestiens : avec charge expresse de le traduire<sup>78</sup> » ? C'est possible : on rappellera que le personnage n'est pas autrement connu<sup>79</sup>. Mais on sait ce qu'il faut penser de ladite traduction et il y a au moins quelque chose de louche là-dessous. Ce gentilhomme peut aussi évoquer un nom plus familier aux historiens de la littérature : Blaise de Vigenère. Non seulement Vigenère est dès 1547 au service de François de Clèves, mais il dédie en 1577 au gendre de ce dernier une traduction de l'*Histoire de Chalcondyle*, dont les « illustrations » publiées à titre posthume comprennent de très longs développements sur l'islam<sup>80</sup> : l'entourage des Nevers comptait-il tant de personnes intéressées par le sujet ? Il faudrait comparer ces illustrations aux pages de Boaistuau, ce que ne permettait pas le cadre limité de la présente étude.

Quoi qu'il en soit, l'utilité de la digression qui nous arrêta est clairement exposée. Il s'agit d'abord et avant tout d'atteindre le duc de Nevers par l'entremise de son entourage. La forme si nettement publicitaire que prend le propos en découle probablement. L'accumulation des références en manchette met en scène une pseudo-science islamique dont l'écrivain pourrait tirer certaines gratifications. Et tant mieux si le placement adroit de ces *marginalia* ne permet pas de retrouver, pour chaque passage, l'auteur auquel Boaistuau s'est reporté : cela empêchera le mécène espéré de voir combien le texte est tributaire de compilateurs, plus que de sources de première main. On notera cependant que cette mise en avant du savoir

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, f. 56 v°.

<sup>76</sup> P. Boaistuau, *Chelidonius* 1556, f. [a vii] v°.

<sup>77</sup> P. Boaistuau, *Chelidonius* 1559, f. 56 r° (dans *Chelidonius* 1556, f. 92 r°).

<sup>78</sup> P. Boaistuau, *Chelidonius* 1556, f. [a iii] r°.

<sup>79</sup> M. Simonin, *L'Encre et la lumière*, op. cit., p. 6, n. 27.

<sup>80</sup> *L'Histoire de la decadence de l'empire grec et établissement de celui des Turcs ; Comprise en dix livres, par Nicolas Chalcondyle Athenien*, Paris, Bruneval et Chesneau, 1577 (1<sup>ère</sup> éd.) ; *L'Histoire de la decadence de l'empire grec et établissement de celui des Turcs ; Comprise en dix livres, par Chalcondyle Athenien. De la traduction de B. de Vigenere Bourbonnois, et illustrée par luy de curieuses recherches trouvées depuis son décès...*, Paris, L'Angelier, 1612 (il faudrait regarder plus précisément les « illustrations » des p. 440-521). De toute évidence, si Blaise de Vigenère était notre « gentilhomme », le texte de Boaistuau ne lui fournirait qu'un petit point de départ.



islamique reste relativement mesurée. Sans doute Boaistuau ne laisse-t-il pas par hasard son ami Jean de La Lande le présenter, dans un poème d'escorte, comme « Secrétaire de Monsieur de Cambrai, Ambassadeur pour le Roy aux parties de Levant<sup>81</sup> » ; mais il ne prétend pas non plus s'être rendu lui-même en Orient. Son audace auto-promotionnelle ne va pas jusque là.

Parmi les éléments qui poussent à considérer l'exposé sur l'islam comme une digression surtout liée au dédicataire du *Chelidonium* et à son entourage figurent les remaniements de 1559 : si cet exposé n'est plus mis en exergue par la page de titre et les liminaires de l'édition Sertenas, c'est peut-être que le dédicataire a changé ; comme il n'est plus nécessaire d'atteindre le duc de Nevers par l'intermédiaire du « gentilhomme domestique », il ne sert plus à rien de mettre l'accent sur un morceau qui intéressait ce dernier, mais est mal rattaché à l'ensemble. Une dernière question subsiste toutefois : pourquoi, dans ces conditions, développer ce morceau et non le supprimer ? Sans doute parce que l'ami gentilhomme n'est pas seul intéressé par le sujet. Sa curiosité doit être celle de maints lecteurs, et l'on serait tenté de croire ce que nous dit Boaistuau : « par ce qu'aucuns se sont plains que le premier discours que j'avois fait estoit trop bref et contraint, j'estendray maintenant le vol de ma plume sur le sujet de ceste matiere<sup>82</sup> ». Il travaille en tout cas à développer les qualités propres de sa digression. La liste des sources qu'il ajoute en introduction fait écho aux manchettes conclusives : par un effet de composition circulaire, le discours tenu semble encadré par une érudition toute humaniste et la mise en scène de cette érudition n'en est que plus réussie. De même, le récit du *miraj* assouvit probablement le goût du public pour les contes, les fables milésiennes, les histoires véritables à la manière de Lucien<sup>83</sup> : on n'ose dire les « histoires prodigieuses », mais tout laisse à penser que l'ouvrage à paraître sous ce titre est en préparation<sup>84</sup>. Or, ce récit de l'ascension nocturne de Mahomet aurait pu figurer dans la première édition, puisqu'il vient de Belon, que Boaistuau utilise dès 1556. Mais son ajout dans l'édition Sertenas est significatif : toujours aussi indifférent à l'articulation avec le reste du texte, l'écrivain compense ce défaut, en 1559, par une surenchère dans les effets, rhétoriques comme littéraires.

Cette compensation n'a pas l'énergie du premier mouvement, du mouvement spontané. L'islam, s'était-on d'abord dit, pourrait avoir été un extraordinaire champ de fables et de curiosités pour Pierre Boaistuau : mais ce n'est pas le cas. Il en perçoit certes les virtualités narratives, comme on vient de le voir à propos du *miraj*. Mais ces virtualités ne sont qu'occasionnellement exploitées. L'intérêt de l'écrivain pour les *islamica* est passager et ce n'est peut-être pas un hasard si cet adepte de l'auto-plagiat ne réemploie jamais ses propres développements sur le sujet. Même dans le *Chelidonium Tigurinus*, son intérêt pour ces questions reste circonstanciel. Si la digression sur Mahomet perturbe la structure de l'ouvrage, ce n'est pas en raison d'une étrangeté particulière qui s'attacherait au monde musulman, dont l'écrivain aurait conscience et qui viendrait troubler son univers en profondeur. Car les procédés d'écriture rencontrés ici, compilations, larcins ou citations biaisées, sont sensiblement analogues à ceux que la critique a relevés partout ailleurs dans l'œuvre de Boaistuau.

---

<sup>81</sup> J. de La Lande, « Ode à P. Boaistuau », pièce liminaire non paginée, dans *Chelidonium* 1556 (dans *Chelidonium* 1559, cette pièce est remplacée par un sonnet). Sur Jean-Jacques de Cambrai, voir les indications de Michel Simonin, *L'Encre et la lumière*, op. cit., p. 6.

<sup>82</sup> P. Boaistuau, *Chelidonium* 1559, f. 56 r°.

<sup>83</sup> Pour un rapprochement avec ces deux derniers modèles de textes, venus de l'Antiquité, on se reportera aux propos de Bibliander (*Machumetis... vitæ, doctrina, ac ipse Alcoran*, op. cit., t. 1, p. 189) et Blaise de Vigenère (*Histoire de la decadence...*, 1612, op. cit., p. 460), décrivant un opuscule d'inspiration assez proche, la *Doctrine de Mahomet* ou *Colloque d'un juif avec Mahomet*.

<sup>84</sup> Pour un exemple de « seducteur faux prophète » dont les impostures seraient comparables à celles de Mahomet, voir P. Boaistuau, *Histoires prodigieuses*, op. cit., IX, p. 426-428.

Non, telle n'est pas la valeur spécifique de ces pages. Plutôt qu'à leur forme, cette valeur tient à l'information dont elles procèdent et qui, à l'insu de l'auteur, est d'une certaine qualité. Il y a là comme un *digest* fort honnête – on n'emploie pas ce terme sans malice – des connaissances humanistes sur l'islam. Rares devaient être les lecteurs, au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, à qui cette digression n'avait rien à apprendre. Elle facilite la tâche de l'historien moderne, qui y trouve un état assez juste de ce qu'un homme cultivé pouvait savoir sans être allé en Orient, ni avoir étudié la langue arabe. Elle nous renseigne surtout sur la place de la religion musulmane et, plus exactement, des discours dont elle fait l'objet dans le mouvement de la Renaissance. Une place marginale, et dont la marginalité est, pour ainsi dire, consubstantielle à l'humanisme, en tant qu'il est d'abord lecture : lecture de textes qui souvent se répètent entre eux, ne s'accroissant que lentement des nouveautés de l'expérience.

L'œuvre de Pierre Boaistuau ne change guère le regard que l'on porte sur l'islam. Plus détachée encore qu'hostile, elle n'en traite qu'à titre d'élément adventice. Et c'est par là précisément qu'elle nous semble exemplaire.

Tristan Vigliano, Université Lyon II / IHRIM